

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

XVII — CE QU'ANNETTE VENAIT FAIRE CHEZ GASTON

—Annette! Annette! balbutia enfin Gaston, en s'élançant vers elle. Te voilà!

Je ne puis en croire mes yeux! Je te croyais à jamais perdue pour moi!... Il me semblait que je ne te verrais plus.

Il saisit ses mains qu'elle lui abandonnait.

—Oh! pardonne-moi! J'ai même cru, un instant, que tu m'oubliais... que tu ne m'étais plus.

—Non, Gaston, je ne t'oubliais pas!

—Et tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

—Oui.

Il la serra dans ses bras avec une joie folle, puis l'entraîna vers une chaise où elle s'assit.

Il se laissa tomber à genoux, devant elle, l'embrassant des yeux, prêt à rire ou à pleurer à la fois, ne comprenant qu'une chose, c'est qu'elle était là, oh! z lui, dans sa chambre, ne pouvant se lasser de se le répéter, de serrer ses petites mains dans les siennes, les couvrant de baisers où tout son cœur passait.

Elle le laissa faire quelques instants, le regardant aussi, se penchant sur lui; effleurant ses cheveux et son front de son haleine tiède.

—Mais j'ai bien souffert, va! lui dit-elle tout à coup.

Ces paroles le ramenèrent au sentiment de la réalité.

Sa première émotion était un peu passée; il la regarda mieux.

Le visage de la jeune fille, en effet, portait des traces de douleur et de fatigue qui frappèrent alors Gaston.

Jusque là, il n'avait vu, pour ainsi dire, que sa présence à elle et son bonheur à lui.

—Oh! mon Dieu! s'écria-t-il avec un accent de remords,

Je suis un fou, un égoïste. Je ne pense qu'à moi, qu'à la joie de te retrouver... Excusez-moi. C'est à force d'amour que j'oublie de t'interroger.

Que s'est-il passé?

D'où viens-tu?

Pourquoi et comment es-tu ici?

—D'où je viens? répondit Annette, baisant la tête et la voix, la rougeur au front, je viens de chez ma mère!

—Ta mère! Mais elle est morte!

—Non. Elle vit!

—Je ne comprends pas!

Mlle de Kandos se leva toute palpitante.

—Écoute, Gaston... ce que j'ai à te dire, à t'expliquer... est cruel, terrible...

Elle essayait de comprimer les battements de son cœur, d'une main; de l'autre, elle s'appuyait à l'épaule du jeune homme.

—Parle! fit-il.

—Tu t'appelles pourquoi tu refusais de demander ma main?

—Oui! oh! oui.

—Tu craignais de m'avouer ta naissance, le nom de ton père... Tu pensais que tu étais indigne de moi; tu te figurais que je pourrais rougir de toi...

—C'est vrai!

—Eh bien, Gaston, les rôles sont changés. C'est à moi de rougir... C'est à moi d'hésiter... de refuser, à mon tour, de



Il la serra dans ses bras avec une joie folle....

devenir ta femme, comme tu refusais, il y a à peine quelques jours, d'être mon mari.

— Ah ! s'écria Gaston, tu m'as fait peur, un instant. Oui, je comprends. Tu es ruinée ! C'est cela, n'est-ce pas ? Eh bien, j'en suis heureux, moi ! Ta fortune était ce qui nous séparait le plus. Tu es pauvre, à présent ?...

Je n'ai plus de scrupules... Car je me sens la volonté et la force de te conquérir, par mon travail, une autre fortune... qui sera bien à nous deux, qui me fera cette joie profonde de te donner quelque chose, de te prouver toute l'étendue de mon amour, autrement qu'en recevant tout mon bonheur de toi...

Mais Annette secouait la tête.

— Non, dit elle, Gaston, je ne suis pas ruinée, je ne suis pas pauvre : j'ai toujours la même fortune...

— Que dis-tu là ? mais la duchesse...

— Gaston, poursuivit-elle d'une voix frémissante, ma mère vit, mais mon père est mort assassiné...

Gaston la regarda avec terreur.

Il se demandait si elle n'était pas devenue folle.

— Tu ne peux pas comprendre, fit-elle en réponse à ce regard, et cependant cela est. Celui qui passe pour le duc de Kandos, celui que je regardais comme mon père, celui-là même est le meurtrier de Paul de Kandos, dont il a volé les papiers et le nom !

Alors, rapidement, en quelques mots heurtés, saccadés, elle lui raconta les péripéties de ce long drame que nous connaissons, à présent, dans tous ses détails.

Gaston l'écoutait, dans un état de surprise, qui lui enlevait, non-seulement la parole, mais presque la faculté de raisonner.

Tout cela était si inattendu, si invraisemblable, à certains égards, si singulièrement compliqué, qu'il s'y perdait, se demandant parfois, si ce n'était pas un rêve, ou plutôt un cauchemar.

Cependant, peu à peu, une lumière naissait dans son esprit, au milieu des ténèbres qui l'emplissaient.

Après la première stupeur, ramené à son idée fixe d'amoureux, il se disait :

— Qu'y a-t-il là, qui me sépare d'elle ? Ces malheurs qui la frappent ne l'éloignent pas de moi, au contraire !

Que m'importe tout cela ?

Cela pourrait faire reculer un fiancé ordinaire : mais, moi, qu'elle acceptait, malgré cela, c'est elle seule que j'aime en elle.

Le reste n'existe pas !

Annette continuait de parler.

Elle racontait, maintenant, comment sa mère qui avait passé pour morte, à la suite de l'incendie de son habitation à Buenos-Ayres, l'avait emmenée avec elle.

Mais en parlant de sa mère, Mlle de Kandos baissait la voix, cherchant ses mots, paraissait embarrassée.

Brusquement elle se tut.

— Eh bien, dit-il, mon Annette bien aimée, qu'y a-t-il, dans tout cela, qui change ta position vis-à-vis de moi, et pour quoi hésiterais-tu davantage à devenir ma femme ?

Tout cela est horrible, sans doute, et je comprends, je partage ta douleur ; mais rien de tout cela ne t'atteint !

N'est-ce pas toujours la noble jeune fille que j'ai aimée, que j'aime, que j'aimerai tant que mon cœur battra ?

— Mais tu ne comprends donc pas l'horreur de ma situation ? Je passe pour être la fille de ce monstre, de ce misérable, de ce Cuchillo !

Celui qui porte le titre et le nom de Paul de Kandos est un forçat échappé du bagne, un faussaire... un...

Elle se tordait les mains.

— Je le hais, cet homme. Je frissonne des pieds à la tête en pensant que j'ai pu vivre auprès de lui, recevoir ses baisers... l'appeler mon père... mon père qui n'est pas vengé...

— Il te reste ta mère, interrompit Gaston.

— Ma mère ! répéta Mlle de Kandos d'un ton si étrange que le jeune homme en tressaillit.

— Que veux-tu dire ? lui demanda-t-il.

— Ma mère, oui, ma mère ! disait la jeune fille. Oh ! pour quoi l'ai-je retrouvée ?

— Que signifie ?...

— Tiens, Gaston, réponds-moi franchement, sincèrement.

Oublie que tu m'aimes et que je t'aime, oublie tout, pour ne voir que la situation où je suis.

Que ferais-tu, si tu étais à ma place ?

— Ce que je ferais ?

— Oui ! Ne vengerais-tu pas ton père ?

Il hésita une seconde.

Annette le regardait fixement.

— Tu hésites. Tu te dis que, si je dénonce cet homme, que si je l'envoie à l'échafaud, il y aura tant de scandale et de honte sur ce nom de Kandos... que...

— Non, Annette. Je ne serai pas lâche...

Il était devenu fort pâle.

— Eh bien ?

— Eh bien, je vengerais mon père !

— N'est-ce pas, tu ne laisserais pas cet homme porter un nom qu'il a ramassé dans le sang de Paul de Kandos ?

— Non ! fit-il encore.

Mais on sentait que cette réponse déchirait son cœur.

— Si c'est à cause de moi que tu hésites... dit-il encore, agis, Annette.

Je t'aime trop pour te mentir ou te tromper.

— Mais tu sais que je ne puis dénoncer, frapper ce Cuchillo, sans dénoncer et frapper Louis Clormont !

— Je le sais !

Il y eut un silence entre ces deux jeunes gens, faits pour s'aimer, qui avaient cru toucher au bonheur, et qui prononçaient leur propre condamnation.

Annette regardait toujours Gaston qui ne la regardait plus.

Les yeux baissés, il pensait à sa mère, non à lui ; à sa mère qui avait sacrifié sa vie à cacher la vérité, et qui allait être frappée du coup qui menaçait son mari, Louis Clormont.

Pourtant, il ne regrettait pas sa réponse.

Ce qu'il avait dit à Annette, il devait le lui dire.

Cela tuait tout espoir d'union entre eux ; car il ne pouvait épouser celle qui livrerait, quel qu'il fût, son père au bourreau.

Mais la situation était si nette, que sa conscience avait parlé plus haut que tout le reste.

Non, il n'eût pas laissé l'assassin de son père porter le nom de son père.

Cela ne se pouvait pas !

Mlle de Kandos devait venger le mort et punir le coupable.

Eile ne pouvait accepter de jouer le rôle de sa fille.

Cela était impossible.

Tout à coup, Mlle de Kandos secoua la tête et se rapprochant de Gaston :

— Regarde-moi, lui dit-elle.

Il leva les yeux sur elle.

Sa figure était animée de pitié et de résolution, tout à la fois...

On sentait qu'après une lutte violente, elle avait mis fin, non à ses angoisses, mais à toute hésitation.

Gaston la regarda sans faiblesse, mais sans espoir.

—Ta conduite, reprit-elle, me dicte la mienne. Je ne puis, ni ne veux, ni ne dois accepter ton sacrifice. J'ai été cruelle en t'interrogeant. Pardonne-moi. Je t'ai laissé voir mes angoisses. Elles se sont échappées de mes lèvres, malgré moi. Car, en venant ici, j'étais résolu à ne pas agir dans le sens que tu m'as indiqué...

Gaston l'interrogea du regard.

—Tu ne sais pas tout. La passion m'a emportée... une dernière protestation de ma nature m'a, pour un instant, entraînée au delà de ma volonté.

Rassure-toi, Gaston.

Je ne dénoncerai pas ce Cuchillo... pourvu qu'il parte, que je ne le revoie plus, que je n'en entende plus parler...

Elle eut encore un geste de rage et de colère, mais promptement réprimé.

—Tout sera dit. Sois sans crainte. Rien ne menace ton père. Nul ne saura, par moi du moins, ton affreux secret.

—Annette, que veux-tu dire ?

—Je veux dire que je serai aussi forte que toi, que je t'aime autant que tu m'aimes, et que ta réponse a effacé de mon cœur jusqu'au désir de la vengeance la plus légitime.

Gaston eut un mouvement de joie.

—Mais, prends-y bien garde, ajouta-t-elle d'un ton amer, et ne te réjouis pas trop tôt.

—Je ne te comprends pas.

—Ce sacrifice de ma part, ne nous rapproche pas ! continua-t-elle doucement.

—Comment ?

—Il y a ma mère ! fit-elle avec un sanglot, qui, enfin, brisa ses efforts, monta de son cœur à sa gorge.

—Ta mère ! Est-ce qu'elle s'oppose ?

—Non ! C'est elle qui m'envoie ici. Je viens, sur son avis, d'accord avec elle, demander asile et protection à ta mère, jusqu'à ce que je puisse rentrer dans le monde avec mon nom, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons trouvé un moyen de dénouer la situation, sans compromettre et livrer ceux qui portent indûment ce nom.

Elle froissa ses mains l'une contre l'autre.

—Il y faut quelque précaution, continua-t-elle, en essuyant ses yeux, en étouffant de son mieux les sanglots qui la secouaient. La moindre imprudence pourrait tout perdre. Ma mère se charge de négocier cette... transaction... de régler tout pour le mieux, c'est-à-dire, pour que le silence et le mystère entourent jusqu'à la fin cette horrible histoire.

—Voyons, Annette, ma chérie, ne pleure pas ainsi, ton désespoir me tue.

Il s'était rapproché d'elle encore, il l'avait saisie dans ses bras. Il buvait sur ses paupières baignées ses larmes brûlantes.

La jeune fille se laissait faire, s'abandonnait brisée et domptée maintenant par la douleur.

—Réponds-moi, Annette. Pourquoi ta mère t'envoie-t-elle ici ? Pourquoi ne te garde-t-elle pas auprès d'elle ?

—Parce que c'est impossible ! Nous ne pouvons vivre ensemble.

—Vous ne pouvez vivre ensemble ?

—Ne m'interroge pas !...

La voix s'arrêta dans sa gorge et elleocha son visage sur l'épaule du jeune homme.

—Annette, qu'as-tu ? Tu ne me dis pas tout.

—Encore une fois, ne m'interroge pas, reprit-elle vivement. Mais ma mère est une femme de cœur, et capable de grands dévouements. Elle a été loyale avec moi. Elle a compris que nous ne pouvions vivre l'une près de l'autre, que tout nous séparait... que le plus grand service qu'elle pût me rendre, c'était de ne pas tenter ce rôle impossible de mère... pour lequel elle n'est pas née.

Elle sait que je t'aime, elle sait que ta mère est une honnête femme.

Elle m'a dit :

—Partez !

Je suis venue... et me voilà.

—Annette ! murmura Gaston avec une tendresse infinie, pourquoi ta mère ne peut-elle te garder auprès d'elle ?

—Tu le sauras plus tard.

Il la dévorait des yeux, comprenant qu'il y avait là un autre mystère, et qu'en insistant, il blesserait Mlle de Kandos.

—Mais notre mariage est impossible ! reprit-elle avec une explosion de douleur.

—A cause de ta mère ? Cependant, si elle ne s'oppose pas...

—Non, non, ici de là, puisqu'elle me confie à Madame Lapierre, à toi. Ce mariage elle le désire... elle... C'est moi qui m'y oppose...

—Toi !

—Voyons, ne comprends-tu pas, fit Annette avec un effort visible, que, pour nous marier, il faudrait m'adresser à cet homme, à ce Cuchillo qui passe pour mon père... avoir son consentement, lui faire jouer, encore une fois, le personnage et le rôle de Paul de Kandos, devenir, en un mot, sa complice ?...

Eh bien, cela, jamais ! non, jamais, je ne le ferai...

A cela, maintenant que je connais la vérité, jamais je ne consentirai !

Je puis ne pas le livrer, à cause de toi, à cause de ma mère, à cause de Jeanne... que j'aime, et que je frapperais trop cruellement... mais dire au monde, publiquement :—Cet homme est mon père !

Commencer ce mensonge, tremper par là, pour ainsi dire, mes mains dans le sang de Paul de Kandos... c'est à quoi je ne puis me résoudre, à quoi nulle créature ne se résoudrait à ma place !

XVIII

MÈRE ET FILLE

Voici ce qui s'était passé, la veille, entre Annette et la Mariquita.

C'était le huitième jour depuis leur réunion.

La Portena, vers le soir, après avoir passé la journée entière, renfermée seule, était entrée dans la chambre de sa fille.

Le visage de la créole n'avait plus son expression ordinaire.

Il s'était empreint d'une gravité inaccoutumée.

Ses yeux avaient perdu cet éclat, et leur regard cette audace, prête à toutes les bravades, qui en faisaient, pour ainsi dire, la caractéristique.

Elle était fort pâle, avait l'air calme, néanmoins, mais avec une dignité fière et une résignation qui étonnait chez cette femme faite de passion et d'ardeur indomptées.

On eût même dit qu'elle avait pleuré.

Annette la regarda avec étonnement, tant elle lui parut différente de ce qu'elle la connaissait depuis que les circonstances les avaient mis en face l'une de l'autre.

—Annetto, dit la Mariquita, d'un ton grave et plein d'une mélancolie presque douce, veuillez m'écouter avec attention.

Depuis que nous sommes ensemble, j'ai beaucoup réfléchi, et j'ai étudié la situation sous toutes ses faces.

Je vous avais promis de m'expliquer franchement avec vous. Le moment en est venu.

Elle se recueillit un instant.

—Avant de vous avoir vue, continua-t-elle, je n'avais aucun des sentiments d'une mère.

Vous voyez qu'je suis sincère.

Je menais une vie folle... Et je n'ai peut-être pas pensé à vous dix fois pendant les années qui se sont écoulées depuis le jour de votre naissance, jusqu'à celui où je vous ai retrouvée.

Il ne s'agit pas de savoir si j'avais tort... j'étais ainsi faite, Je constate une vérité, voilà tout !

Elle s'arrêta encore.

Annetto l'écoutait en silence.

—Vous, vous m'aimiez en imagination.

Vous vous étiez créé un type de mère, bien différent de la réalité. Lorsque vous m'avez vue, la déception fut profonde et cruelle !

Annetto fit un geste.

—Ne m'interrompez pas, ajouta vivement la oréole. Je sais ce que vous pensez de moi. Et je ne vous en blâme pas.

Vous avez peut-être raison.

En tout cas, cela est naturel, étant donné votre éducation en le milieu où vous avez vécu.

Donc, il est arrivé ceci :

C'est qu'en retrouvant votre mère de chair et d'os vous avez perdu votre mère idéale.

Mais il est arrivé encore ceci :

C'est qu'en retrouvant ma fille, j'ai senti que j'aurais pu l'aimer, que j'allais l'aimer, que je l'aimais !

La voix de la Mariquita s'était adoucie et tremblait d'une émotion sincère.

—Ma mère ! balbutia Annetto, un peu touchée et surtout très-embarrassée.

—Or, poursuivait la Mariquita, en devenant mère par le sentiment, j'ai compris que je ne devais pas l'être, et que ma meilleure manière de vous prouver mon regret et mon affection, c'était de nous séparer.

—Je ne comprends pas, interrompit Annetto.

—Si, vous me comprenez, enfant, car vous êtes fort intelligente, et vous avez en vous beaucoup de ma nature, faite en somme de résolution et de sincérité vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres.

Il y eut un court silence.

Mlle de Kandos n'osait nier, se voyant si bien devinée, et éclairée encore sur ses propres sentiments par la lumière orue que la Portena y portait d'une main ferme.

—Je ne puis empêcher que ma vie n'ait été ce quelle a été, reprit cette dernière.

Vous n'en connaissez pas les détails... mais vous en avez assez deviné.

(Cette vie ne peut trouver auprès de vous aucune indulgence.

De la fille à la mère, il faut du respect et de l'estime. Vous pourriez, tout au plus, avoir de l'affection. J'aurais su la conquérir... je ne le dois pas, pour vous-même.

Votre situation est assez douloureuse, assez pénible. Votre croix est assez lourde à porter. Je n'y ajouterai rien, en ce qui dépendra de moi.

Elle devint un peu sombre.

—D'autres choses encore nous séparent.

Je ne puis partager vos haines. Vous savez...

Elle releva fièrement la tête, et ses yeux noirs s'emplirent d'un rapide éclair de provocation.

—Vous savez que j'aime l'homme dont vous ne connaissez et ne pouvez connaître que les crimes.

Annetto était devenue dure et implacable, à son tour, en entendant cette allusion à Cuchillo.

—Nous ne pourrions jamais nous mettre d'accord à ce sujet.

Elle fit deux tours dans la pièce, puis revint se placer en face de Mlle de Kandos.

—Annetto, dit-elle doucement, vous aimez Gaston Lapierre. Je connais cette famille. La mère est la plus honnête femme de la terre : c'est une sainte.

Il faut que vous épousiez son fils.

Là, vous trouverez le bonheur. Et je m'arrangerai pour que cela soit possible.

Allez les retrouver.

Chez eux, vous recevrez une hospitalité honorable, et Mme Lapierre vous remplacera la mère que je ne suis pas, que vous n'avez jamais eue, que je ne puis être pour vous...

En échange, je vous demande une grâce :

Ne dénoncez pas Cuchillo. Ne le frappez pas ! Laissez-le vivre dans l'obscurité, où désormais, il essaiera de se perdre !

Sa voix s'était trompée de larmes.

—Ne le dénoncez pas, reprit-elle avec émotion, pour moi qui vous en prie, pour celle qu'on appelle « la petite duchesse », et qui est une... noble créature, innocente de tout ; pour vous-même, afin d'éviter un abominable scandale ; pour votre futur mari enfin, car vous ne pourriez frapper Cuchillo, sans frapper aussi Louis Olermont, son père.

Si vous m'accordez cela, je m'engage à faire ce qu'il faudra pour dénouer la situation tragique et cruelle où vous êtes.

Ne vous occupez de rien, J'agirai seule, et, avant peu, tout sera terminé.

Elle s'avança vers sa fille, lui prit la main.

—Si vous m'accordez cela, encore une fois, si vous m'obéissez, si vous partez demain matin, vous m'aurez causé la plus grande joie que je puisse goûter, dorénavant, et je bénirai le jour où je vous ai connue, bien que ce soit un jour terrible !

Sa voix faiblit.

—Je ne vous demande pas de m'aimer, comme je sens que je vous aurais aimé... je vous demande seulement de croire que je suis sincère... et que je suis « honnête homme » si je ne puis prétendre au titre d'honnête femme !

Avant d'avoir cette conversation avec sa fille, la Mariquita avait écrit la lettre suivante :

CUCHILLO,

Je t'ai fait beaucoup de mal, sans l'avoir prémédité,

ou, plutôt, n'écoulant que ma nature un peu sauvage, emportée par ma passion, je me suis jetée en travers de ta vie, comme le taureau qui se précipite sur la loque rouge qui irrite son regard.

Je n'ai point songé que je pouvais briser ton cœur et compromettre ton existence.

Je ne sentais que m'a jalousie.

Je t'aimais, Cuchillo, comme je sais aimer.

Je n'ai jamais aimé que toi.

Je n'aimerais jamais que toi.

Tu m'aimais aussi, autre-fois.

J'ai cru que je pourrais, au souffle de ma passion, ranimer le feu éteint.

J'ai manqué de te tuer.

J'ai fait pire... Je t'ai humilié, déshonoré, devant celle que tu aimes.

Nulle haine, je le sais, à présent, ne t'eût frappé aussi cruellement que mon amour aveugle, que ma passion de créole !

Je le regrette de toute mon âme, et je l'expie bien durement, va.

Toi, tu es bon !

Au moment même où je te crucifiais ainsi, où je te contraignais à un aveu que je n'avais pas prévu, à cet instant fatal, pas un mot de reproche, pas un regard de colère n'est venu de toi à moi.

Tu veux mieux que moi.

Mon excuse, c'est que j'ignorais combien tu adores cette femme.

Mon excuse, c'est que j'ignorais combien tu es changé !

Tu vis, désormais, dans un monde moral, que j'ignore, où je n'ai jamais mis les pieds... que j'entrevois seulement depuis quelques jours.

Tu m'as quelquefois dit que j'étais cruelle et même un peu féroce.

Cela est vrai ! J'étais ainsi... Je le suis encore pour certaines choses.

J'ai vécu d'une vie de bohémienne et de courtisane. La vue du sang ne m'effraie pas. J'ai assisté aux cours de saureaux... J'ai vu les épées, qui reluisaient au soleil, fouiller des entrailles palpitantes... et j'applaudissais... Et j'aimais cela !

Mais je ne suis pas méchante. Tes larmes m'ont émue, amollie... Ton désespoir m'a poignardé.

Et puis, j'ai retrouvé ma fille...

Pauvre enfant !

Sa vue, ses regards, ses paroles, ses premières caresses, sa froideur ensuite... m'ont appris combien j'étais étrangère à une certaine existence, indigne d'y pénétrer.

Je n'ai plus le droit d'être sa mère !

Je ne puis plus être ta maîtresse.

D'abord, parce que tu n'aimes une autre !

Ensuite, parce que je ne pourrais te donner ce que tu recherches, ce que tu désires, à présent.

La Mariquita, j'ai été ; la Mariquita, je suis ; la Mariquita je serai.

Tout est fini entre nous.

Je ne t'en veux pas ! Je t'aime et je t'admire.

Pardonne-moi : ton pardon, c'est tout ce que j'implore de toi, aujourd'hui.

Garde mon souvenir.

Rappelle-toi, quelquefois, sans colère et sans mépris, la folle fille, qui a jeté sa vie à tous les vents ; mais qui n'a donné son cœur qu'à toi.

Ne lui reproche pas trop ses travers et ses vices.

Elle avait aussi ses qualités. Songes-y, et gardes-lui, dans un coin bien obscur de ton cœur, un pauvre petit souvenir dont tu ne diras rien à personne.

Tu ne me reverras plus !

Tu n'entendras plus parler de moi ! Sois donc sans crainte.

Cesse de te causer. Jamais ton secret ne sera révélé par moi.

Jamais plus je n'entraverai ta vie.

J'obtiendrai d'Annetto qu'elle garde le même silence, et, si je ne l'obtiens pas, moi, comme je l'espère, ton amant, — pardon, — je veux dire, l'homme qu'elle aime, Gaston Lapierre, l'obtiendra.

Ta sécurité est donc assurée.

Elle le sera encore davantage.

Je m'en occupe, et j'y parviendrai.

Je ne sais ce que tu décideras.

Je ne crois pas que tu reprennes le nom et le titre de duo de Kandos.

Mais tu es jeune encore et fort.

Mais tu as, près de toi, une femme qui t'adore. Elle achèvera son œuvre. Et tu pourras recommencer avec elle une nouvelle existence.

Qu'elle soit heureuse, cette existence, c'est le vœux le plus ardent de celle qui fut

« TA MARIQUITA. »

Cette lettre terminée, la créole l'avait mise sous enveloppe et cachetée soigneusement sans y écrire d'adresse.

Puis elle avait appelé Mono.

— Mono, lui avait-elle dit, prends cette lettre. Elle est destinée à Cuchillo.

— Bien, maîtresse.

— J'ignore où il est à présent.

— Il a quitté l'hôtel de Neuilly.

— Oui, je le sais. Mais c'est tout ce que je sais. Demain matin, à neuf heures, tu partiras de Saint-Cloud, avec Mile de Kandos à qui je vais parler.

Mono ouvrit de grands yeux.

— Tu la conduiras chez Mme Lapierre...

— Rue des Trois Couronnes ?

— C'est cela. Tu ne la quitteras que quand elle sera chez cette dame.

— Ensuite, maîtresse ?

— Ensuite, tu chercheras Cuchillo, sans le compromettre, jusqu'à ce que tu l'aies retrouvé...

— Alors ?

— Alors, tu lui remettras cette lettre. A lui seul.

— J'ai compris, maîtresse.

— Mais rappelle-toi bien ceci :

Tu ne dois revenir qu'après avoir retrouvé Cuchillo et donné la lettre.

— Ce sera peut-être long !

— Il n'importe. Mets-y des jours, des semaines, des mois... mais trouve.

— Je trouverai !

— Il te faut de l'argent pour cette recherche. Attends !

Elle alla à un petit secrétaire, l'ouvrit, tira un tiroir, où se trouvaient quelques billets de banque, les derniers provenant de la vente des bijoux.

Il y en avait huit, de mille francs chaque.

Elle en prit sept.

— Voici pour toi, dit-elle.

— Mais, maîtresse, c'est trop ! Et toi ?

— Moi, j'ai d'autres ressources, fit-elle en souriant.

— Tu me rapporteras ce que tu n'auras pas dépensé.

Mais je ne veux pas que tu sois arrêté par le manque d'argent.

— J'obéirai. Est-ce tout ?

— Oui.

Elle hésita une seconde.

—Non, dit elle avec quelque effort, je veux te demander un service.

—Commande ! Tu sais que cela me fait heureux.

—Tu es jeune, Carmencita est jolie : épouse-là !

—Moi, épouser une blanche !

—Ce n'est pas une blanche ! C'est une « china » !

—Je ne l'aime pas, maîtresse. J'ai aimé... celle que j'ai vengée... et que je pleure toujours. Puis, je t'aime comme l'écouave peut aimer celle qui est si au-dessus de lui. Toute autre femme m'alloignerait de toi.

—Je le veux, Mono ! Cela me fera plaisir. Je veux que tu la rendes heureuse, entends-tu, et qu'elle croie que tu l'aimes...

—Maîtresse, je t'en conjure !

—Fais cela pour moi, Mono !

—Je le ferai.

—J'ai ta parole. Cela me suffit... Merci !

Elle lui tendit sa main blanche.

Mono la baisa en s'agenouillant.

Des larmes remplirent ses yeux.

Ceux de la Mariquita aussi étaient humides.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Très prochainement, nous commencerons la publication d'un autre roman, sous le titre de : « LE SIGNE DE LA CROIX ». Nous ne dirons rien de ce nouveau feuilleton, si ce n'est qu'il surpasse en intérêt tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

LES FRÈRES DES ÉCOLES ET LES OUVRIERS

A Paris, deux messieurs, quêtant en faveur des écoles des frères, demandaient une adresse. « N'êtes-vous pas les messieurs qui quêtent pour les frères ? » répliqua le concierge ?

—Oui, pourquoi ?

—Ayez donc l'obligeance de monter chez une de nos locataires : elle n'est pas riche, mais elle a son fils chez les frères, et elle m'a vivement recommandé de vous faire cette prière...

Et nos amis grimpent presque en haut de la maison et ils exposent le but de leur visite.

Je vous suis bien reconnaissante, Messieurs, leur dit cette mère de famille d'avoir pris la peine de monter si haut ; mais je tenais à vous dire que je vous remercie du fond de mon cœur pour les services que vous rendez aux ouvriers de notre quartier, en conservant les frères... J'ai mis de côté une petite somme, je voudrais bien avoir davantage, mais prenez-la. Puis elle leur remit 10 francs et elle ajouta :

« C'est ma voisine qui ne sera pas contente ? »

—Et pourquoi donc, Madame, demandaient les visiteurs ?

—Parce qu'elle ne vous attendait pas aujourd'hui et qu'elle n'a pas eu le temps de vendre ce qu'elle avait mis de côté pour les frères :

—Comment vendre ?...

—Eh ! oui, nous ne sommes pas riches, mais on a bien quelques petits souvenirs ! Elle voulait vendre un peigne en écaille et ses boucles d'oreille, mais elle les vendra demain.

Nos amis étaient émus jusqu'aux larmes de tant de simplicité et de tant de dévouement.

HISTOIRE ANCIENNE

I

Aussi bien pourrions-nous intituler cette page HISTOIRE MODERNE, car elle se renouvelle sans cesse. Nos pères l'ont connue, nous la connaissons, et nous devons craindre que nos enfants ne la retrouvent.

Le lecteur en jugera par ce rapide récit :

Nous attendions le passage d'un train à la station de Rambouillet. La foule considérable se composait de personnes de toutes conditions et de tout âge.

Les conversations fort animées produisaient ce murmure entremêlé d'éclats de voix, de vigoureux appels et d'adieux moins tendres que bruyants.

Au lieu de prendre place aux salles d'attente, le public se tenait confusément dans le vestibule, où les rangs se confondent après la distribution des billets. On dirait le forum antique avec ses tribuns et sa plèbe.

Nul cependant n'y parle au nom de tous, mais celui qui élève la voix est rarement contredit, tant le peuple de France sait obéir à la sottise audacieuse.

Deux prêtres entrèrent. Leur douce physionomie, leur attitude modeste devaient appeler la protection de tous.

Ils se glissèrent sans bruit dans l'angle le plus obscur et prirent place à l'extrémité d'un banc, près de pauvres gens.

Deux ou trois jeunes hommes, aux allures communes, s'arrêtèrent devant les prêtres et leur adressèrent d'injurieuses paroles.

Ceux-ci gardèrent le silence, avec une dignité mêlée de courageuse résignation.

Alors les jeunes gens se laissèrent aller à ces plaisanteries de carrefour qui provoquent la gaieté des folles méchantes et lâches.

Tout à coup, un grand vieillard se leva de son siège et, se dirigeant à pas rapides vers les prêtres, dit d'une voix ferme aux jeunes gens :

—Retirez-vous. C'est moi que vous insultez maintenant, et je ne le souffrirais pas.

Surpris, les spectateurs gardaient un profond silence, mais semblaient approuver le vieillard.

Celui-ci, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, promenait un fier regard sur cette foule muette et que que peu tremblante.

Les jeunes hommes, étonnés et dominés par l'attitude du vieillard, murmurèrent quelques paroles confuses et disparurent.

Le vieillard alla reprendre sa place, sans adresser un seul mot aux religieux.

Les cheveux blancs de cet homme, son front sillonné de rides profondes, pouvaient faire supposer qu'il n'était pas éloigné de sa soixante-dixième année. Très simplement vêtu, le visage ras, il semblait appartenir à la bourgeoisie de province.

Le moindre observateur devinait, sous cette simplicité et fermoté, le descendant direct de ces hommes des quinzième et seizième siècles qui ont donné naissance au tiers état.

Un sifflement aigu annonça l'arrivée du train, et chacun chargé de menus bagages courut à la porte et se précipita sur le quai.

Le vieillard s'assura que les deux prêtres ne se trouvaient pas dans la même voiture que leurs insulteurs et fit une recommandation au conducteur du train.

Par un hasard dont je fus charmé, le vieillard vint se placer sur la banquette où j'étais assis.

II

L'intérêt que m'inspirait ce voyageur, bien plus que la curiosité, me fit désirer de le connaître. Après un assez long silence, le sereno dont j'avais été témoin devint le prétexte d'une entrée en matière. Je dis à mon voisin que les infirmités dont j'étais atteint et surtout mon grand âge m'avaient seules empêchés de me jeter entre les prêtres et leurs persécuteurs.

Il sourit avec une pointe de malice et laissa tomber ces paroles de ses lèvres :

—J'ai remarqué que, dans les foules, chacun, au moment de se montrer, invoque quelque grandeur qui le retient au rivage.

On n'oublie cette grandeur que lorsqu'il s'agit de révolte ou de pillage.

Après un nouveau silence, il me demanda mon âge et ma profession.

—Quatre-vingt-quatre ans, répondis-je, notaire honoraire, et, de plus, fort clérical, comme vous me semblez l'être.

Le voisin se prit à rire bruyamment en répondant :

—En ceci, le cléricalisme n'est pour rien. Ecoutez :

Il y a bientôt un demi-siècle, j'étais commis voyageur et passais une partie de ma vie dans les diligences de Toulon à Paris.

Je fréquentais assidûment les hôtels de Montauban, de Cahors, de Limoges et d'Orléans. On déjeunait ici, on dînait là, et l'on trouvait bon gîte toutes les nuits après un copieux souper.

J'étais gai compagnon, libéral avec Lafayette et Benjamin Constant, louant la Charte que je n'avais pas lue, fredonnant les chansons de Béranger, et m'inspirant du « Constitutionnel » pour mes discours à table d'hôte, où nul n'osait me contredire.

Je maudissais le trépas et l'autel.

Un jour, la diligence, après avoir terminé son étape, s'arrêta dans la cour du Cheval-Blanc, au plus beau quartier de la ville de Limoges.

Les voyageurs étaient au grand complet. Coupé, intérieur, rotoude, renfermaient hommes, femmes et enfants, couverts de poussière, épuisés de fatigue et disposés au plus profond sommeil.

Trois commis-voyageurs de Bordeaux et de Marseille, mes plus intimes amis, étaient au nombre des voyageurs de la diligence et s'amusaient, depuis deux jours, à tourmenter un pauvre prêtre.

A l'hôtel du Cheval-Blanc, on faisait bonne œuvre. Pendant le souper, les truffes aidant, mes amis pétillèrent d'esprit aux dépens du curé.

Notre victime fut accablée, et je la torturais au point que je vis des larmes dans ses yeux. Mais sa souffrance était silencieuse. Le malheureux ne put prendre part au repas.

Comme toujours, les témoins se taisaient en présence de ce martyr.

Presque entièrement construit en bois, l'hôtel du Cheval-Blanc était entouré à chaque étage d'une ceinture de balcons qui servaient aux communications ; les escaliers tremblaient sous les pas, tant le sapin vermoulu des marches et de la rampe offrait peu de solidité.

Les chambres, séparées par de légères cloisons, rappelaient les cabines d'un vieux navire.

Mes bons amis et moi eûmes en partage une vaste chambre à quatre lits, située à l'étage le plus élevé, au-dessous d'un toit fort incliné où se voyaient deux lucarnes en ruines.

Cette chambre, très vaste, nous convenait parce qu'il y avait

place pour nos caisses d'échantillons et que, d'ailleurs, elle était isolée.

Nous avions fait nos adieux au prêtre qui prenait la route d'Auvergne, adieux cruels pour ce pauvre homme auquel nous avions chanté quelques couplets contre les jésuites :

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre,
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.

Nous dormions en paix, lorsqu'à deux heures après minuit, des cris sinistres se firent entendre !

—Au feu ! au feu !

A l'instant, l'hôtel flamboya, se déchirant avec fracas.

Le tumulte devint horrible.

En voulant fuir, je trébuchai contre une caisse et, dans la chute, me brisai la jambe au dessus de la cheville.

« Mes amis, m'écriai-je, mes bons amis, ne m'abandonnez pas, sauvez-moi ! par pitié !

L'un d'eux répondit d'une voix étranglée par la peur :

« L'escalier s'éroule ! sauve qui peut ! »

Et tous trois disparurent.

Je vis les flammes envahir la chambre, les rideaux tendus voltigeaient au dessus de ma tête, des tisons roulaient près de moi et le feu se rapprochait toujours.

Je me traînai vers la porte, appelant au secours, et je ne vis qu'une fournaise béante.

Le tocsin sonnait aux églises, les tambours battaient la générale, et les poutres en s'éroulant produisaient un bruit sinistre.

De grandes clamours s'élevaient dans l'air, et je compris que la mort était près de moi.

Les fenêtres donnant sur la cour avaient disparu, et malgré la distance qui me séparait du sol, j'entendais vaguement les cris :

—Revenez ; il va glisser et se tuer ! Il est perdu ! Quelle folie ! les pompiers refusent de le suivre !

Tout à coup, un homme s'élança dans la chambre, après avoir franchi le mur oroulant de la fenêtre.

Noir de fumée, les vêtements en lambeaux, le front ensanglanté, il jeta un rapide regard autour de lui, et, malgré l'épaisse fumée, distingua mon corps immobile.

Me prendre dans ses bras, me placer sur son épaule gauche, saisir une corde, dont l'une des extrémités flottait dans sa main, fut l'affaire d'un instant.

Je reconnus le prêtre de la diligence, et je m'évanouis.

III

Lorsque je revins à moi, sur une couche de paille, à l'extrémité du jardin, un chirurgien me donnait des soins, et une foule anxieuse m'entourait.

Mes souvenirs se réveillèrent, j'ouvris les yeux pour les refermer aussitôt ; mais j'entendis les conversations confuses.

Plusieurs voyageurs avaient péri, beaucoup étaient blessés,

Le prêtre s'était montré sublime. Au moyen de cordes, s'aidant des pieds et des mains, se glissant par les brèches, il avait gagné le toit. Là, sous le regard de milliers d'hommes épouvantés, il avait sauvé la vie à son persécuteur.

Maintenant, son corps n'était qu'une plaie, ses bras carbonisés, ses yeux brûlés, lui occasionnaient d'horribles souffrances.

Lorsque je pus marcher, je me rendis à l'hôpital, où le prêtre occupait une petite chambre.

Je demurai longtemps près de son lit, sans trouver une parole digne de cet homme si grand. Je lui dis enfin :

« Pardonnez-moi mon père, mes amis m'avaient abandonné, et vous m'avez sauvé ! »

M'indiquant du regard le crucifix placé près de sa couche il murmura :

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Près de cinquante ans se sont écoulés depuis cette horrible nuit. J'ai vu les prêtres calomniés, insultés, assassinés... Comprenez-vous, monsieur, pourquoi j'ai défendu ces deux religieux, à la gare de Rambouillet.

Et je dis à ce brave homme : « Vous venez de me raconter l'histoire des Français depuis un siècle. Il mettent leur confiance en ceux qui les abandonneront lâchement, et persécutent ceux qui les sauveront. »

LE PRIX D'UN TABLEAU

Rose, pauvre couturière qui habite Milan, se trouvait dans un pressant besoin d'argent : elle regarda autour d'elle dans sa petite chambre presque sans meubles, ses regards tombent sur un vieux tableau que lui avait laissé sa mère et qui représentait les Tentations de saint Antoine. Elle le décrocha et le porta à un fripier.

Celui-ci, après avoir examiné la toile, dit à la femme :

« Que voulez-vous que je fasse de cette croûte ? Je vous en donne quarante sous... Elle servira pour un devant de cheminée. »

Rosa prit l'argent et s'en alla. Ces jours derniers on frappa à la porte. C'était le fripier au tableau.

« Prenez, lui dit-il, j'ai une dette envers vous. »

— Envers moi ?

— Mais oui. Cet argent est la part qui vous revient. »

Et, disant cela, il lui tendit une enveloppe remplie de billets de banque.

Le tableau était d'Annibal Carrache, et le fripier l'avait vendu une jolie somme à un amateur intelligent. Il venait, en hochant le cou, partager le gain inespéré avec la pauvre Rosa.

VARIÉTÉS

Savez-vous pourquoi les chevaux qui appartiennent à l'ambassadeur du pape sont les plus légers ?

— C'est parce que ce sont les chevaux « d'un once » (du once).

* * *

Un fermier, écrivant à son « bourgeois » :

« ... Et surtout, monsieur, ne l'oubliez pas, il me reste beaucoup de bétail à vendre. Si vous avez besoin d'un bœuf, d'un fœc ou même d'un cochon, pensez à votre serviteur. »

* * *

On exécute ou plutôt on tente d'exécuter un gredin qui ne montre pas la moindre vocation.

Il orie, il se débat, le temps passe et le public s'impatiente. Alors, le bourreau, tranquillement :

— Voyons, mon ami, dépêchez-vous, vous allez me faire perdre ma place !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour (ces deux derniers sont maintenant en cours de publication) ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exit l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge, — La Demoiselle du Cinquidre — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, EDITEURS,
Boîte 1986 475 Rue Craig, Montréal.